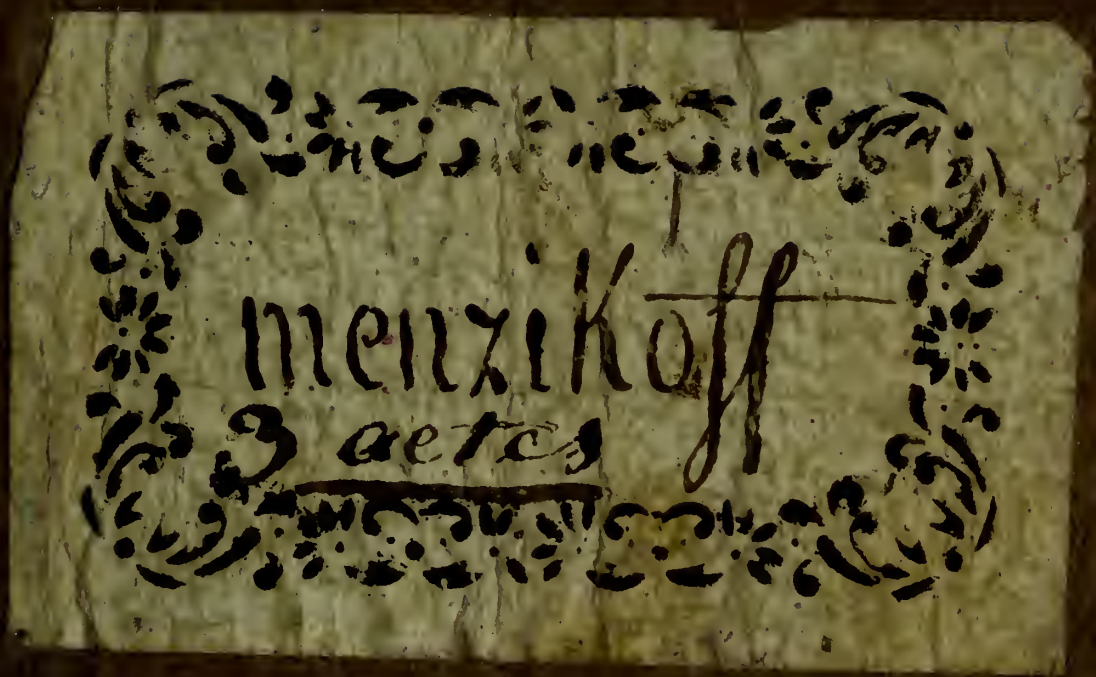
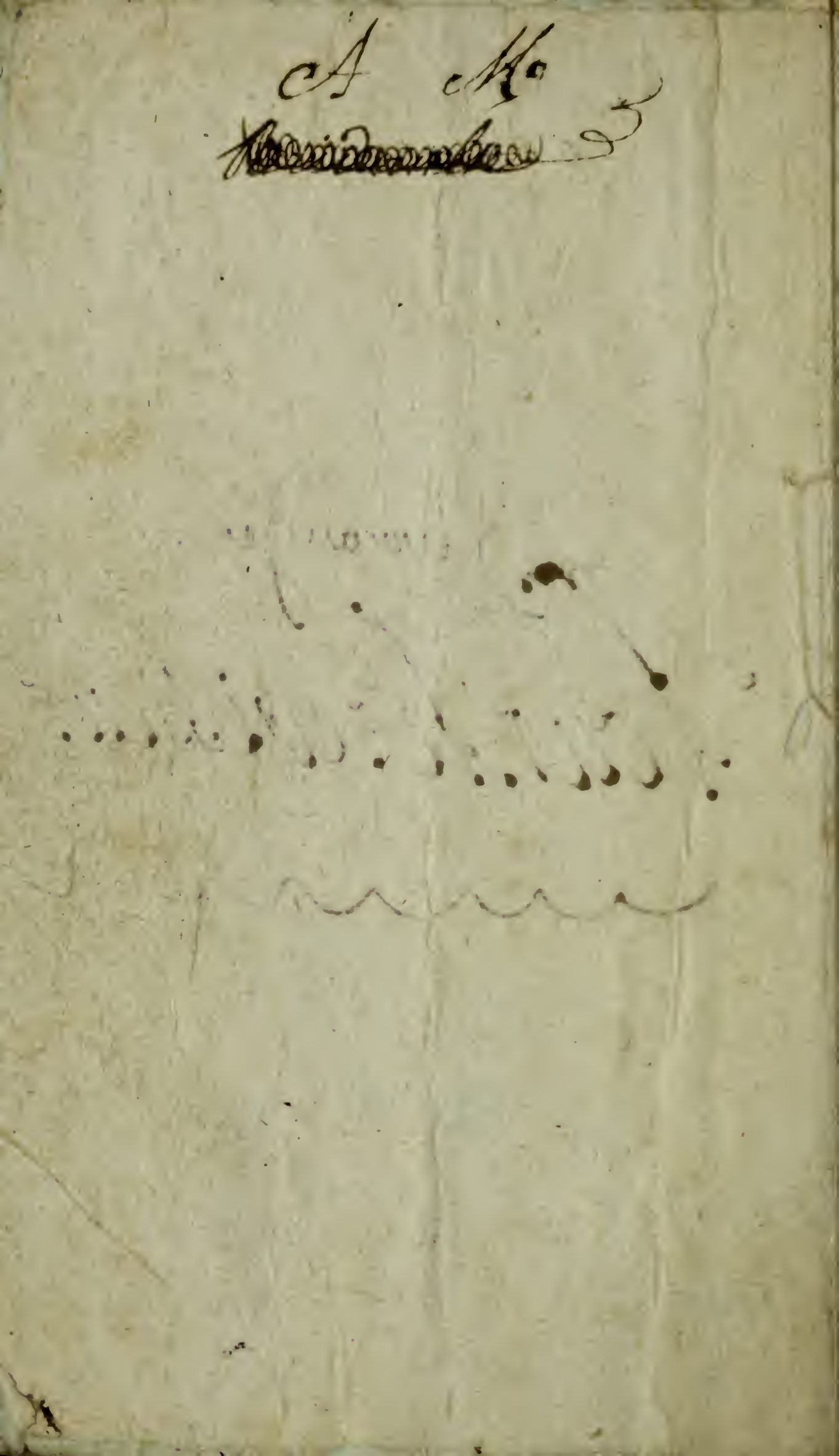

menzikoff
3 aetes



MENZIKOF
ET FŒDOR,
OU
LE FOU DE BÉRÉZOF,
OPÉRA EN TROIS ACTES,

Paroles de M. LAMARTELÈRE,

Musique de M. CHAMPEIN.

Représnté, pour la première fois, sur le théâtre de l'Opéra-Comique, par les Comédiens ordinaires de l'Empereur, le 30 *janvier* 1808.

PRIX 30 sous.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le théâtre Français, nº. 51.

1808.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
MENZIKOF, sous le nom de Missof.	M. *Gavaudan.*
PAULINE, sa femme.	Mme *Crétu.*
MARIE, sa fille.	Mme *Paul.*
PETROWNA, attachée au service de Pauline.	Mme *Ag. Gavau.*
FOEDOR DOLGORDUCKI, sous le nom de Jean, ou de Fou de Bérézof.	M. *Elleviou.*
MENSTOY, (le comte de) exilé.	M. *Solié.*
LE GOUVERNEUR de Bérézof.	M. *Darancourt.*
EDGARD, } exilés.	M. *Paul.*
PETERS, } exilés.	M. *Allaire.*
AUTRES exilés.	
ELISE, fille d'un exilé.	

La scène se passe à Bérézof, canton de la Sibérie.

On entre toujours la droite ou la gauche.

MENZIKOF

ET FŒDOR,

OU

LE FOU DE BÉRÉZOF.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'intérieur d'une hutte en Sibérie. Des chaises et une table de bois, le tout d'une forme très-grossière, composent tout l'ameublement. A travers deux croisées, du fond, on aperçoit des rochers escarpés, couverts de neige, de glace, etc.

SCENE PREMIERE.

PAULINE, *assise devant une table, appelle.*

MARIE!!! ma fille!! la pauvre enfant! elle repose sans-doute. — A dix-sept ans!... élevée dans les grandeurs, sur les marches du trône, fiancée à un Empereur!... et maintenant entre une mère presqu'aveugle... et un père souffrant, désespéré!!! O mon Dieu! c'est un ange que vous avez placé près de moi.

O dieux! qui m'avez tout ôté,
Rang, honneurs, patrie, opulence;
Laissez moi, dans ma pauvreté,
Bénir encor votre clémence.
J'ai tout perdu, j'ai tout souffert!
Le chagrin a flétri ma vie;
Mais je puis chérir un désert,
S'il est habité par Marie.

J'ai fui sans regrets les grandeurs ,
Pour suivre mon époux, ma fille
Ayez pitié de nos malheurs,
Conservez ma triste famille ;
A vos rigueurs je me soumets,
Doublez mes maux, prenez ma vie,
Mais que je doive à vos bienfaits
De la finir près de Marie.

SCENE II.

PAULINE, MARIE *entre.*

MARIE.

Vous m'avez appelée, ma mère ? Je vous ai bien fait attendre, n'est-ce pas ?

PAULINE.

Non, mon enfant. Je savais que tu étais occupée de moi : le ciel t'en récompensera.

MARIE.

Il l'a déjà fait, puisqu'il m'a donné la meilleure des mères. — Mais auriez-vous froid ?...

PAULINE *frissonnant.*

Un peu. Je ne sais dans quel lieu nous sommes. L'air est ici bien vif, bien pénétrant....

MARIE.

Et vous ne me le dites pas. Tenez, ceci vous garantira. (*Elle ôte en grelotant sa palatine, et en couvre sa mère.*)

PAULINE.

Tu n'étais donc pas dans ton appartement ; car je ne t'ai point entendue ce matin ?

MARIE.

(*A part et tristement.*) Dans mon appartement ! (*haut.*) Non, ma mère. Il a fait un moment de soleil. Je l'ai saisi pour aller cueillir quelques simples parmi ces rochers.

PAULINE.

Parmi ces rochers !

DUO.

Chère enfant, je te remercie.
Hélas! tes soins sont superflus,
Déjà ma vue est affaiblie ;
Bientôt je ne te verrai plus.

MARIE, *vivement.*

Toujours, toujours.

Ah ! croyez en votre Marie :
Ces plantes ont tant de vertus ;
De vos maux vous serez guérie,
Bientôt vous ne souffrirez plus.

PAULINE.

Hélas ! je ne te verrai plus ;
Mais j'entendrai ta voix touchante ;
Je te presserai sur mon cœur ;
Et de ta mère languissante
Tu feras encore le bonheur.

MARIE.

J'entendrai votre voix touchante,
Je vous presserai sur mon cœur;
Et votre fille obéissante
Croira vous devoir le bonheur.

PAULINE.

De l'amour filial rare et parfait modèle !
O dieux ! arbitres de nos ans,
Pour prix de ses soins, de son zèle,
Daignez semer de fleurs les jours de son printems.

Sa beauté l'appelait au trône ;
Un sceptre allait orner ses mains.
Son front méritait la couronne,
Son cœur, l'hommage des humains.
Et l'exil, voilà son partage :
Des rochers, voilà son palais.

MARIE.

Ah ! mériter votre suffrage,
Est le plus chers de mes souhaits.

PAULINE.

De l'amour filial rare et parfait modèle !
O dieux ! arbitres de nos ans,
Pour prix de ses soins, de son zèle,
Daignez semer de fleurs les jours de son printems.

MARIE.

De l'amour maternel rare et touchant modèle !
O dieux ! arbitres de nos ans,
Pour prix de mes soins, de mon zele,
Semez de quelques fleurs les jours de mes parens.

PAULINE.

Et Pétrowna ?...

MARIE.

Est sortie dès le matin, pour aller...

PAULINE.

Aux provisions !

MARIE.

Non, chez le Gouverneur.

PAULINE.

Chez le Gouverneur ? — Écoute, mon enfant. Je ne vois presque plus tes traits ni ceux de ton père; mais je connais vos cœurs. Vous craignez de m'affliger. Vous voulez me faire un secret de notre situation, me cacher une partie de nos malheurs ; mais je sais tout. Notre disgrace est complète, ton père est exilé. — S'il m'avait écoutée dans les jours de sa puissance, au lieu d'être la fiancée de l'Empereur, tu aurais été l'épouse de Fœdor.

MARIE.

Ah ! Fœdor !

PAULINE.

Et nous ne serions pas ici. Mais chassons ce souvenir. — Sur-tout, mon enfant, garde-toi de reprocher ton malheur à ton père.

MARIE.

Ah ! jamais.

PAULINE.

Il désapprouvait alors ton amour.... L'infortuné ! Ce que nous souffrons n'est rien en com-

paraison de ses peines. Cependant ce pays me paraît bien froid ; ce lieu bien mal fermé. Le vent y pénètre de toutes parts. Nos meubles sont grossiers, nos alimens...

MARIE.

Je les prépare si mal ; et pourtant je serais fâchée que tout autre que moi eût le plaisir de les apprêter pour vous.

PAULINE.

Quant au sommeil.... je ne le connais plus.... Notre disgrace..... mes douleurs.... Mais toi ! toi, chère enfant !... ton avenir m'accable. — Où donc sommes-nous, puisqu'on ne peut se procurer ?...

MARIE.

Eh ! que vous importe, ma mère, puisque nous sommes ensemble ?

PAULINE.

Ton père t'aurait-il défendu de me le dire ?

MARIE.

Non, maman ; mais.....

SCENE III.

PAULINE, MARIE, MENZIKOF, *sans être aperçu.*

PAULINE.

Eh bien ! je veux le savoir. Où sommes-nous ? dans quelle terre ? à Ronnebourg ?

MARIE.

Non.

PAULINE.

A Stolberg ?

MARIE.

Non, maman.

PAULINE.

A Petersthal?

MARIE.

Non plus; mais, de grace, épargnez....

PAULINE.

Non, non; cette incertitude me tue. Je veux le savoir: où sommes-nous?

MENZIKOF, *qui s'est approché.*

Tu veux le savoir, Pauline? Absolument?

PAULINE.

Absolument.

MENZIKOF.

Chère épouse, arme-toi de courage.

PAULINE.

Je suis préparée à tout. Parle, achève, où sommes-nous?

MENZIKOF.

Tu le veux?... Eh bien! nous sommes.... au fond de la Sibérie.

PAULINE.

Dieux!

MENZIKOF.

A cent lieues par-delà Tobolsk, dans un désert horrible, affreux.

MARIE.

Mon père!

MENZIKOF, *continue.*

Parmi des rochers, des torrens, des précipices, exposés à chaque instant à devenir la proie des bêtes féroces, à qui le ciel semble avoir abandonné l'empire de cette contrée.

MARIE.

De grace!...

MENZIKOF, *continue.*

Sans secours, sans amis, sans espoir....

MARIE.

Et la Providence!... C'est sur-tout dans les déserts qu'elle se manifeste.

MENZIKOF, *avec amertume.*

Voilà le sort qu'on réserve à l'ami, au compagnon de Pierre-le-Grand. Voilà l'héritage que je vous laisse. — O Pauline!.. ô Marie!... pardon!... pardon!.... C'est moi, c'est mon coupable orgueil qui vous a perdues. Abandonnez.... un malheureux...

MARIE, *à ses pieds.*

Au nom du ciel! mon père.

PAULINE.

Ah! mon ami, épargne cette innocente. — Aimons-nous, résignons-nous, et nous serons plus heureuses ici qu'à la cour de Pétersbourg.

MARIE, *se place entr'eux.*

Ici, entre vous deux, et je n'ai plus rien à désirer.

MENZIKOF.

Ah! sans doute, le bonheur est par-tout pour des cœurs tels que les vôtres. Vos jours de prospérité n'ont été marqués que par des œuvres de bienfaisance. Mais les miens.... Amis, parens, j'ai tout sacrifié. La plupart des malheureux que ce désert renferme, sont mes victimes; et moi, leur persécuteur, je suis au milieu d'elles.

PAULINE.

Ecarte ces souvenirs. Oublie que tu fus le puissant Menzikof.

MARIE, *avec effroi.*

Ma mère!....

MENZIKOF, *vivement.*

Pauline ! garde-toi de prononcer ce nom. Sais-tu qu'il n'est pas un seul parmi les infortunés qui souffrent autour de nous, qui n'ait juré ma perte? Le lieu de notre destination était Tobolsk. Mon nom seul a soulevé contre moi tous les exilés. Une fuite précipitée, sous le nom de Missof, a seule pu me dérober à leurs ressentimens. Malgré le secret que m'a promis le Gouverneur, je puis être reconnu, et cette découverte attirerait sur nous la vengeance de mille infortunés, qui n'ont plus rien à perdre qu'une vie que je leur ai rendue odieuse ! ! !

PAULINE.

Ils ne te connaissent pas, et nous pouvons, à la rigueur, nous passer de leurs secours. L'or, les diamans que nous avons emportés....

MENZIKOF, *vivement, avec désespoir.*

Nous ont été ravis. Tout.... tout.... de cette immense fortune, il ne me reste pas de quoi pourvoir aux besoins les plus indispensables de votre vie.

MARIE.

Ils sont si modiques, mon père. D'ailleurs Pétrowna est allée chez le Gouverneur. On le dit bon, sensible. Il aura pitié de nous.

MENZIKOF.

Pitié ! ! ! pitié ! ! !

MARIE, *avec douceur.*

Le pays est froid, il est vrai ; mais nous sommes au milieu des bois, et les fourures sont abondantes. Ces forêts nous donnent du gibier ; l'oby et le volga, du poisson en quantité. La terre est glacée pendant neuf mois ; mais les trois qui les

suivent, suffisent à la nature pour produire des fleurs, des fruits, et quelquefois une récolte au-delà de toute espérance. Allons, allons, de la tranquillité... du courage... au nom de votre enfant !

MENZIKOF.

Pauvre Marie ! tu veux guérir mon cœur, et j'ai déchiré le tien.

MARIE.

Vous, mon père ? jamais.

MENZIKOF.

Et ton Fœdor ?

MARIE, *tendrement.*

J'ai dû vous obéir.

MENZIKOF.

Ah ! pourquoi était-il de la famille des Dolgoroucki ? Ce sont eux qui ont tramé ma disgrace, provoqué mon exil.

MARIE.

Ah ! croyez que Fœdor ne partageait pas leur haine. Jamais, non, jamais je n'eusse avoué pour amant l'ennemi de mon père.

MENZIKOF.

Mais Pétrowna ne revient pas. Je vais moi-même.....

PAULINE.

Non, mon ami, demeure. L'habitude du commandement a donné à ton organe quelque chose d'impérieux.... La voix d'une femme est si touchante !....

MARIE.

J'y cours. (*en les embrassant.*) Du courage ! le ciel fera le reste. (*Elle sort.*)

PAULINE.

Eh bien ! mon ami, toutes les dignités du monde valent-elles le bonheur d'être père ?

MENZIKOF.

Non, Pauline, non. Je le sens, mais d'aujourd'hui seulement, et c'est trop tard.

PAULINE.

Que cette idee au moins te console.

SCENE IV.

PAULINE, MENZIKOF, JEAN, EDGARD.

JEAN.

Bonjour, brave homme ! bonjour, Madame ! quels que soient votre nom, votre qualité, soyez les bien venus dans cette terre d'exil, et regardez-nous comme des frères que le ciel vous envoie.

MENZIKOF, *avec un reste de fierté.*

En quoi puis-je vous obliger, Messieurs ?

JEAN.

En beaucoup de choses. D'abord en augmentant le nombre de nos amis. (*Il lui prend la main familièrement.*)

PAULINE.

Messieurs, vous nous faites honneur.

JEAN.

Plaisir, voilà le mot, Madame. — Ensuite en nous procurant l'occasion de vous être utiles.

PAULINE.

Mille remercîmens !

JEAN.

C'est moi qui vous en devrai. (*à Menzikof.*) Votre nom ?

MENZIKOF.

Paul Missof.

JEAN, *dicte à son compagnon qui a tiré un crayon et des tablettes.*

Ecrivez : « Maison 72. Missof et sa femme. » — Avez-vous de la famille ?

PAULINE.

Deux jeunes filles.

JEAN, *dicte.*

« Composée de quatre personnes. » (*Il entre dans les pièces latérales et examine tout.*) Quoi ! point de meubles !... Des lits de mousse !... Ajoutez : « dénuement absolu. »

PAULINE.

Absolu.

JEAN, *avec une profonde sensibilité.*

Vous êtes donc bien malheureux ?

MENZIKOF, *avec une rage concentrée.*

Oh ! oui, bien malheureux.

JEAN.

Pas autant que moi, mes amis, pas autant que moi. Ce que vous avez perdu, vous pouvez le retrouver un jour. Moi, jamais. — Ce qu'on m'a ravi ; aucune puissance..... aucun souverain ne peut me le rendre.

EDGARD.

Excusez.... il a des momens.. (*à Jean, bas.*) Mon ami, tu oublies qu'ils ont besoin de prompts secours.

JEAN, *comme sortant d'un songe.*

En effet.... pardon ! vous le voyez.... mon cœur.... ma tête.... Poursuivons : —Votre état ?

MENZIKOF.

Autrefois militaire.

JEAN.

Et maintenant ?

MENZIKOF.

Aucun.

JEAN.

Savez-vous chasser ?

MENZIKOF.

Oui.

JEAN, *dicte.*

« Mettez, chasseur. » (*A Pauline.*) Vous paraissez souffrir, Madame ?

PAULINE.

Beaucoup, Monsieur.

JEAN.

Ah ! je vois.... l'air de ce pays est si vif. Mais rassurez-vous, nous avons ici un excellent homme que je vous enverrai. (*A part, à Edgard.*) Pense pour moi, puisque la mémoire de ton ami.... Va, cours l'avertir, et songe à leurs besoins.

PAULINE.

C'est vous, sans doute, Monsieur, qui êtes le gouverneur de cette contrée.... ou son homme de confiance ?

JEAN.

Ni l'un ni l'autre.

MENZIKOF.

En ce cas, voudriez-vous me dire qui vous êtes ?

JEAN.

Volontiers. Avez-vous jamais entendu parler du fou de Bérézoff ?

MENZIKOF.

Non.

JEAN.

Eh bien ! ce fou là, c'est moi. Ils m'appellent

ainsi, parce que je fais le bien, dit-on, à tort et à travers, sans rime ni raison.

MENZIKOF.

Et quel est votre dessein ?

JEAN, *vivement.*

Mon dessein, c'est de ne former de tous nos exilés qu'une seule et même famille, et de les rendre heureux en dépit de toute la cruauté de Menzikof. Vous serez des nôtres, n'est-ce pas ?

MENZIKOF.

Je ne connais pas vos statuts.

JEAN.

Un seul article les renferme tous : c'est de s'aimer, de s'entr'aider, de contribuer chacun, autant qu'il est en lui, au bonheur de tous.

MENZIKOF, *à part.*

Oh! Menzikof!!...

JEAN.

Aussi, nous sommes ici près de sept cents malheureux qui sommes les gens les plus heureux du monde. Chez nous, point d'orgueil, d'ambition, de jalousie, point d'avocats, de savans, de beaux esprits; mais force ouvriers excellens, un travail modéré, et une amitié à toute épreuve. Tel que vous me voyez, je fais passablement un bonnet de poil; d'autres apprêtent les fourures. Nous vendons tout cela à nos voisins, les Tartares, les Calmoucks, les Chinois. Ils nous donnent en échange du thé, des liqueurs. Ce petit commerce entretient dans la colonie l'industrie, la joie et la santé. Quant à nos amusemens....

PAULINE.

Vos amusemens?....

JEAN.

Ils sont simples comme nous. Ecoutez.

AIR.

Dès qu'on a quitté les travaux,
L'on s'assemble, l'on rit, l'on chante.
Une gaîté vive et bruyante
Fait retentir tous les côteaux.

Ici c'est un grouppe de filles,
Toutes jeunes, toutes gentilles,
Qui dansent avec leurs amans ;
Et là, des mères de famille
Qui, près d'un foyer qui pétille,
S'entretiennent du bon vieux tems.

Plus loin, on admire la grace
D'un jeune et hardi patineur.
Il est sur la glace,
Voyez son audace ;
Il passe, il repasse ;
L'œil qui suit sa trace
Le perd dans l'espace ;
Et tous le proclament vainqueur.

Ailleurs, d'un traineau qu'il devance
Le renne agite les grelots.
Avec assurance
Son guide s'avance,
Sur le char s'élance,
Puis en diligence
Parcourt la distance
Qui sert de but à nos traineaux.

Bientôt à travers le silence,
On entend le cor du chasseur.
Alors l'allégresse
Se change en ivresse,
On court, on s'empresse,
Chacun le caresse ;
On veut qu'il se laisse
Conduire à la place d'honneur.

Puis d'un air affable,
On se met à table ;
Chacun est aimable,
Le vin délectable,
La fête, admirable,

Finit par des couplets galans :
Et voilà nos amusemens.

PAULINE.

Fort bien ! ce sont de vrais plaisirs.

JEAN.

Aussi, point de façons, point de contrainte parmi nous. Celui qui n'a rien chez lui, va dîner chez son voisin. S'il est triste, il en est consolé. S'il est malade, il en est soigné. Un seul homme dans le monde est détesté parmi nous.

PAULINE.

Et quel est cet homme ?

JEAN.

Le cruel, l'impitoyable Menzikof. — Vous êtes sans doute aussi une de ses victimes ?

MENZIKOF, *embarrassé.*

Oh ! oui, il m'a fait bien du mal.

JEAN, *en confidence.*

Eh bien ! réjouissez-vous. Il est disgracié à son tour. — On dit même qu'il est exilé dans cette contrée. — Malheur à lui, s'il y vient ! (*après l'avoir examiné un instant.*) Mais plus je vous regarde, plus je crois vous avoir vu à la cour.

MENZIKOF, *embarrassé.*

Moi ?....

JEAN.

Vous. — Ce front sombre, ce regard sévère, semblent même annoncer..... Oui, je me remets vos traits.... je vous ai vu.... Attendez.... ne serait-ce pas à la cérémonie des fiançailles de cette pauvre Marie avec le jeune Empereur ?....

MENZIKOF.

Je ne sais.... Mais.... ces questions....

JEAN.

A votre aise. Nous sommes dans un désert ; il est juste qu'on y soit libre. Moi.... je n'ai point de secrets. Cette même Marie.... je l'aimais.... je l'idolâtrais. — Voyez comme à ce nom seul, mon cœur bat avec violence. (*il lui prend la main et la met sur son cœur.*) Est-il étonnant, si ma tête ?... (*il se promène un peu, puis avec un calme affecté.*) Son père voulait en faire une impératrice ; moi, ma femme ; et me voilà.

MENZIKOF, *intrigué.*

Et votre nom ?

JEAN.

Communément, le fou de Bérézof ; mais, dans nos fêtes champêtres, l'ami Jean, parce que c'est moi qui fais danser nos jeunes filles.

PAULINE, *aussi intriguée, répète.*

Le fou de Bérézof.... ou Jean.... Quels noms !

JEAN.

La joie et la folie : il n'est que ces deux moyens pour être heureux en Sibérie. — Mais je cours achever ma tournée. Au revoir, mon ami. (*à Pauline*). Madame, je vais vous envoyer notre ami. Je veux vous le faire connaître. Mais, encore une fois, de la joie, de la folie sur-tout : c'est la ressource des malheureux. La raison, ah ! la raison les tue. Adieu. (*il sort.*)

SCENE V.

PAULINE, MENZIKOF.

MENZIKOF.

Dans quel embarras, dans quelles angoises il

m'a jeté ! juge à quel traitement je dois m'attendre, si l'on vient à me connaître. (*pensif.*) Il aimait notre Marie !....

PAULINE.

Et tu ne le connais pas ?

MENZIKOF.

Non.

PAULINE.

Serait-ce Fœdor Dolgoroucki ?

MENZIKOF, *vivement.*

Fœdor ! je serais perdu. Mais, non.... Les Dolgoroucki sont aujourd'hui tout-puissans. Si c'était lui, il serait rappelé depuis long-temps.

PAULINE, *pensive.*

Qui donc peut-il être ?

MENZIKOF.

Je l'ignore.

SCENE VI.

PAULINE, MENZIKOF, PETROWNA, MARIE, *des fleurs à la main.*

MARIE, *gaîment.*

Eh bien ! maman, vous vous plaigniez tout-à-l'heure de ce climat. Voici pourtant des fleurs. Vous les aimez. Tous les matins vous aurez désormais chacun votre bouquet.

MENZIKOF, *à Pétrowna.*

Et le Gouverneur ?....

PÉTROWNA.

M'a écoutée avec bonté. Il devrait déjà être ici, car nous nous sommes amusées en chemin à cueillir ces fleurs. Prenez courage, ma chère maî-

tresse ; nous ne manquerons pas des choses nécessaires.

MARIE.

Et nous vous aimerons tant, que le reste vous paraîtra inutile.... Non, vous n'avez pas d'idée, mon père, combien il est facile d'être heureux dans ce pays.

PAULINE, *à Marie.*

Tu es aujourd'hui d'une gaîté.....

PÉTROWNA, *avec malice.*

C'est que nous avons fait une découverte. (*à Marie.*) Pourquoi rougir? — Imaginez-vous que, pour cueillir ces fleurs, nous nous sommes enfoncées dans un petit bois qui est à dix pas de notre hutte. Marie était sous un tilleul. Elle lève les yeux et fait un cri. J'accours : c'était.....

MARIE.

Mon nom que je voyais gravé sur son écorcé. Mon nom, maman.

PAULINE.

Crois-tu qu'il n'y ait qu'une Marie dans ce désert?

MARIE, *embarrassée.*

C'est que mon nom y était... avec... un autre...

MENZIKOF, *vivement.*

Avec un autre?... Et lequel?

MARIE.

Celui de Fœdor.

PAULINE.

De Fœdor !

MENZIKOF, *vivement.*

Est-il vrai, Pétrowna? ne vous êtes-vous pas trompées?

PETROWNA.

Impossible, Les mêmes noms sont gravés sur dix arbres différens.

MENZIKOF, *frappé et inquiet.*

(*A part.*) C'était lui. C'était Fœdor Dalgoroucki.

MARIE.

Vous pâlissez, mon père?

MENZIKOF.

Ma fille..... ma chère Marie! ne va pas te faire illusion. Il est en effet possible que Fœdor soit dans cette contrée....

MARIE, *avec transport.*

Mon Fœdor!.... en Sibérie!

MENZIKOF.

Mais tu connais sa famille.

MARIE.

Ah! croyez que la haine est étrangère au cœur de Fœdor.

MENZIKOF.

Il me hait . . . il le doit: je fus son ennemi.

MARIE.

Non.

MENZICOF.

Son persécuteur.

MARIE.

Non, non.

MENZIKOF, *avec force.*

C'est moi qui l'ai exilé.

MARIE.

Vous! dieux!

MENZIKOF.

Epargne, ma fille, épargne à ton père, la

honte d'avouer ses torts. Il en est assez puni. Fœdor et Menstoy, voilà de toutes mes victimes, celles dont le souvenir me poursuit le plus douloureusement. Menstoy est mort sans doute. Quant à Fœdor, s'il est encore dans ce désert, songe qu'il ne tardera pas à être rappelé; songe que, seul héritier de la maison la plus puissante de l'Empire, il ne verrait plus aujourd'hui en toi que la fille d'un proscrit.

MARIE.

Ah! jamais, jamais.

MENZIKOF.

Eh bien! supposons qu'il t'aime encore. Sa famille consentirait-elle à vous unir? elle, si orgueilleuse, et moi, si misérable!!! Marie! voudrais-tu exposer ton père, ta mère, et toi-même à ce dernier outrage? Ton cœur ne sent-il plus rien de la fierté des Menzikof?

MARIE.

Arrêtez. Ma vie vous appartient. Qu'exigez-vous? que faut-il faire?

MENZIKOF.

Feindre, si le hasard offrait Fœdor à ta vue, de ne point le connaître, de ne l'avoir jamais connu, de passer à ses yeux pour une étrangère.

MARIE.

Eh! le pourrai-je?

MENZIKOF.

Trois ans se sont écoulés depuis son départ. Ce temps a changé, développé tes traits. Le nom de ton père est Missof; son état, celui de simple officier des gardes.

PETROWNA, *qui, pendant ce dialogue, a rangé différens effets, annonce :*

Monsieur le Gouverneur.

MARIE, *avec douleur.*

J'obéirai. — Ah ! Fœdor !

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, LE GOUVERNEUR.

LE GOUVERNEUR.

Salut à mes nouveaux amis. — Je suis fâché, Monsieur, de n'avoir pu accueillir la demande que vous m'avez fait faire par cette aimable demoiselle.

MENZIKOF.

Je la croyais pourtant juste.

LE GOUVERNEUR.

Cela peut être. Mais j'ai des ordres. Je dois les remplir. Une carabine, de la poudre, du plomb pour chasser la bête fauve ; un sabre et une dague pour s'en défendre au besoin ; des ustensiles de pêche, quelques graines, les meubles que vous voyez et trois arpens de terre ; voilà ce que le gouvernement accorde à chaque exilé : c'est l'usage.

PAULINE.

Et nos diamans, Monsieur ; le peu d'or qu'on nous permit d'emporter, et dont on nous a dépouillés à notre arrivée ?....

LE GOUVERNEUR.

Sont en route pour Pétersbourg.

MENZIKOF.

De quel droit ?

LE GOUVERNEUR.

C'est un des ordres de Menzikof, et il n'a pas été révoqué. Les exilés, m'écrivait-il, n'ont besoin ni d'or ni de diamans. Qu'on leur fournisse les moyens de se nourrir, c'est tout ce qu'ils ont droit d'attendre.

MENZIKOF.

(*A part.*) Ah ! dieu.

LE GOUVERNEUR.

Rassurez-vous pourtant. L'humanité n'est point étrangère dans ce désert.

PAULINE.

Vos procédés, Monsieur, en sont la preuve.

MENZIKOF.

Croyez qu'il m'est pénible de ne pouvoir m'acquitter envers vous.

LE GOUVERNEUR.

Vous acquitter !... envers moi !.... En vérité il y a ici quelque méprise.

PAULINE.

Quoi ! ce n'est pas de votre part qu'est venu un jeune homme ? . . .

LE GOUVERNEUR.

Un jeune homme ! Ah ! m'y voilà. C'est de notre fou que vous voulez parler ?

PAULINE.

De quel fou ?

LE GOUVERNEUR.

D'un jeune exilé à qui l'amour a . . . un peu... tourné la tête.

MARIE.

Pauvre garçon !

LE GOUVERNEUR.

Et qu'on appelle ainsi, parce que son seul plaisir est de faire le bien.

PAULINE.

Et il se nomme ? . . . .

LE GOUVERNEUR.

Jean. Mais la plupart des grands qu'on exile, nous sont adressés sous de faux noms ; ainsi...

MENZIKOF, *intrigué*.

Vous soupçonnez celui-ci d'avoir été un de ces grands ?

LE GOUVERNEUR.

Son ton, ses manières, ses richesses.... tout l'annonce.

MENZIKOF.

On ne l'a donc pas dépouillé ?

LE GOUVERNEUR.

Il a, dit-on, pressenti sa disgrace, et fait passer ses fonds en pays étranger. Mais si le gouvernement savait le bien qu'il a fait à cette contrée.....

MENZIKOF.

Quel bien ?

LE GOUVERNEUR.

Celui d'avoir fertilisé un sol ingrat ; d'avoir établi une branche de commerce au milieu d'un désert ; d'avoir porté la joie et le bonheur dans le cœur de sept cents malheureux qu'on avait condamnés aux larmes. — Oh ! cela est beau, très-beau. Je l'ai écrit au ministre, je le dirais à Menzikof lui-même.

(On entend une ronde champêtre, d'abord dans l'éloignement, mais qui s'approche insensiblement du lieu de la scène.)

LE GOUVERNEUR.

Chut ! écoutez...

TOUS.

Faisons silence.

LE GOUVERNEUR.

Je ne me trompe pas. Non, non.
Oui, c'est lui qui mène à la danse
Les jeunes filles du canton.

JEAN, *à la tête des jeunes gens en-dehors.*

Jeunes amans, jeunes fillettes,
Allons ensemble sous l'ormeau ;
Par des danses, des chansonnettes,
Fêter le doyen du hameau.

CHOEUR.

Allons ensemble, etc.

MARIE, *à part.*

Quels accens ! dieux ! je suis saisie.

LE GOUVERNEUR.

Avouez que ce train de vie
N'est pas triste pour un désert.

PAULINE.

Quoi ! des bals dans la Sibérie.

PÉTROWNA.

Certe ! on ne peut, dans un désert,
Mener une plus douce vie.

MENZIKOF.

Quoi ! des danses ! quelle folie !
(à part.) Si j'allais être découvert.
(au Gouvern.) Mais quel est donc cet homme rare
Qu'à fêter chacun se prépare ?

LE GOUVERNEUR.

Un brave homme, autrefois tout puissant à la cour,
Sans abuser de sa puissance ;
Mais que la haine et la vengeance
Ont exilé dans ce séjour.

MENZIKOF.

Et son état ?

LE GOUVERNEUR.

De Catherine
C'était le premier médecin.

MENZIKOF, PAULIN, *étonnés.*

Le médecin de Catherine ?

LE GOUVERNEUR.

Pendant vingt-ans.

MENZIKOF, *sombre.*

(à part.) Ah ! je devine.
N'importe : sachons mon destin.

LE GOUVERNEUR.

Qu'à cet aveu qui vous chagrine ?
C'est un vieillard de bonne mine,
Et qui deviendra votre ami.

MENZIKOF, *inquiet.*

Son nom !

LE GOUVERNEUR.

Son nom est Menstoy.

MENZIKOF, *à part.*

Dieux ! mon plus mortel ennemi.

LE GOUVERNEUR.

D'où vient cette surprise extrême ?
Comme un père, ici chacun l'aime.

PÉTROWNA.

Les bonnes gens !

MARIE.

Le bon pays !

MENZIKOF, *à part.*

Quoi ! mes plus mortels ennemis,

(La musique champêtre, dominée par un galoubet russe, se fait entendre de très-près.)

LE GOUVERNEUR.

Mais voici la troupe joyeuse,
Pour vous chercher, je l'entend accourir ;
Car ici, point de fête heureuse,
Si chacun n'y prend du plaisir.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, EDGARD, *à la tête de quelques exilés.*

EDGARD.

Vous que le ciel a fait nos frères,
Et que l'exil fait nos égaux,
Partageons en amis sincères,
Et nos plaisirs et nos travaux.
Puisque la cour qui vous envoie
Nous condamne aux mêmes chagrins,
Prenez aussi part à la joie
Que vous offrent de bons voisins.

MARIE, PETROWNA.

Ils adouciront nos misères,
Ils allégeront nos travaux.

Puisque la cour qui nous envoie
Nous condamne aux mêmes destins ;
Nous prendrons part à votre joie,
Nous partagerons vos chagrins.

MENZIKOF.

Bien des graces, nos bons voisins!
Comment se livrer à la joie,
Quand on est en proie aux chagrins?

PAULINE.

Laissez s'appaiser nos chagrins,
Et nous prendrons part à la joie
Que nous offrent de bons voisins.

EDGARD, *et les exilés reprennent la ronde.*

Venez donc tous tant que vous êtes,
Venez avec nous sous l'ormeau,
Par des danses, des chansonnettes,
Fêter le doyen du hameau.

MENZIKOF.

Messieurs, veuillez nous excuser,
Après un aussi long voyage,
On aime mieux se reposer.

LE GOUVERNEUR.

Il a raison: c'est le plus sage.
Après un aussi long voyage,
Venez chez moi vous reposer.

EDGARD *et les exilés.*

Oui, laissons-les se reposer.
Après un aussi long voyage,
On aime mieux se reposer.

LE GOUVERNEUR, *à Edgard.*

Vous que l'on attend pour danser,
Allez-vous-en trouver vos femmes,
Et livrez-vous à la gaîté.
Moi, je me charge envers ces dames,
Des soins de l'hospitalité.

EDGARD.

Nous que l'on attend pour danser,
Allons-nous-en trouver nos femmes,
Et livrons nous à la gaîté,
Puisqu'il se charge envers ces dames
Des soins de l'hospitalité.

PAULINE.

Que de noblesse dans leurs ames!

MENZIKOF.

Je vous rends grace pour ces dames
De tant de générosité.

PETROWNA, MARIE.

Les braves gens! les bonnes ames!
Quelle douce hospitalité!

LE GOUVERNEUR.

Oui, je me charge, envers ces dames,
Des soins de l'hospitalité.

(Il donne la main à Pauline et à Marie, et sort suivi de Petrowna et de Menzikof d'un côté, tandis que Edgard et les autres exilés sortent par le côté opposé. Droit fond.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théâtre représente le même appartement qu'au premier acte, mais avec plusieurs meubles plus commodes que riches, qui y ont été placés pendant l'entr'acte.

Au lever du rideau, Jean, Edgard, et plusieurs Russes, munis d'instrumens de ménuiserie, s'occupent à faire joindre les portes, les fenêtres, etc.

SCENE PREMIÈRE.

JEAN, EDGARD, Plusieurs Russes.

JEAN.

Voici du moins leur logement
Un peu plus supportable.
Tout est-il bien fermé?

EDGARD.

Fermé parfaitement;
Aux vents du nord il est impénétrable.

JEAN.

Ont-ils des lits?

EDGARD.

Oui, des lits excellens.

JEAN.

Des provisions?

EDGARD.

Pour six semaines.
Des fruits secs, du gibier, des graines.

JEAN.

A merveille! et des vêtemens?

EDGARD.

Des pelisses de toute espèce
Contre l'hiver et sa rudesse.

JEAN.

Les pauvres gens! les pauvres gens!
Que chacun ait son nécessaire,
N'oubliez pas la pauvre mère.

EDGARD.

Grace à vos soins, ils ne manquent de rien.

TOUS.

Chacun aura son nécessaire,
Nous soignerons la pauvre mère.

JEAN.

Oui, mes amis, oui, faisons leur du bien,
Ils sont exilés, nous le sommes,
Ils ont droit à notre amitié.

EDGARD et les Autres.

Qu'ils comptent sur notre amitié.

JEAN.

Ils sont étrangers, ils sont hommes:
Il faut donc en avoir pitié.

TOUS.

Nous leur devons de la pitié.

JEAN.

Qu'il est doux de sécher les larmes
Des malheureux qu'on voit souffrir!
Leur sourire a pour nous des charmes,
Leur joie est pour nous un plaisir.

EDGARD et les Autres.

Oui, oui, nous sécherons leurs larmes.
Faire des heureux, c'est jouir.

(Pendant qu'Edgard et les autres sont occupés à ranger les meubles, à faire joindre les portes, etc.)

JEAN, *pensif.*

Mais ce Missof... Me serais-je trompé,
Ou bien, n'est-ce qu'un songe?
Non, non, mon abord l'a frappé,
Ce n'est pas un mensonge,
J'ai vu, je connais ce Missof.
Si c'était lui!... si c'était Menzikof!!!
Quel souvenir! chère Marie?
Vois ton Fœdor dans l'abandon.
Pour toi j'ai perdu ma patrie;
Pour toi j'ai perdu ma raison.
Rends-moi ton cœur, rends-moi ma douce amie.
Viens, viens embellir ces déserts,
Et, banni dans la Sibérie,
Je serai roi de l'univers.

EDGARD et les Autres *le regardent.*

(à demi-voix.) Le voilà pleurant son amie.
L'amour a troublé sa raison.

TOUS, *à demi-voix*

Quel dommage! pauvre garçon!

EDGARD, *à Jean.*

Allons, la besogne est finie.
Les voici. Sortons, il est tems.
Epargnons leur de vains remercîmens.

JEAN.

Puisque la besogne est finie,
Sortons, mes amis, il est tems.

TOUS.

Epargnons leur de vains remercîmens.

(*Ils sortent.*)

SCENE II.

MENZIKOF *entre précipitamment, pensif et agité.* par la droite.

Que ce dîner m'a paru long ! — Menzikof ! Menzikof ! voilà leur cri de rage ! — Quelles horreurs on m'impute ! de quelles imprécations on a chargé mon nom ! Et j'étais-là forcé au silence !.... tremblant d'être reconnu... Moi qui, d'un regard, les eusse fait, il y a six mois, tomber à mes pieds. — Comment échapper à tant d'ennemis.... si intéressés à me connaître.... si avides de se venger ? Ah ! s'il ne leur fallait que ma vie... (*Il se jette dans un fauteuil absorbé dans ses réflexions.*) à gauche.

SCENE III.

MENZIKOF, LE GOUVERNEUR, *donnant le bras à Pauline.* Par la droite.

Peu après MARIE ET PETROWNA.

LE GOUVERNEUR *continue la conversation.*

Vous êtes donc contente de nos convives?

PAULINE.

Parfaitement. (*Il la place sur un fauteuil.*)

LE GOUVERNEUR.

Avouez, Madame, que si l'on ne fait pas grand' chère à Bérézof, on y trouve au moins de bonnes gens.

(*Marie et Pétrowna qui entrent, font un cri de surprise en apercevant les embellissemens qu'on a faits dans l'appartement.*)

PETROWNA.

Oh ! oh ! que veut dire ceci ?

MARIE.

Mon père ! voyez... regardez donc....

PAULINE.

Qu'est-ce, mes enfans ?

MARIE.

D'autres meubles....

MENZIKOF.

Serait-ce vous, Monsieur, à qui nous devons?...

LE GOUVERNEUR.

Non, Monsieur, c'est encore un trait de notre jeune fou.

MENZIKOF.

Vous croyez ?

LE GOUVERNEUR.

J'en suis sûr.

PAULINE.

Ce garçon, il faut en convenir, est d'un caractère...

PETROWNA.

Oh ! bien aimable.

MARIE.

Quel dommage ! un jeune homme qui s'occupe avec tant de plaisir du bonheur des autres, méritait bien de le trouver pour son compte. (*à Pétrowna.*) Mais nous n'avons pas encore examiné ces cabinets. (*elles y entrent en folâtrant.* à gauche)

MENZIKOF, *au Gouverneur.*

Et vous avez des raisons pour croire qu'il est d'une famille illustre ?

LE GOUVERNEUR.

C'est son secret: Pourquoi voudrais-je le pénétrer ? Son âme est pure, bienfaisante : que m'importe son titre ? je ne vois en lui qu'un homme vertueux.

(*Marie et Pétrowna sortent d'un des cabinets avec des transports de joie.*)

MARIE.

Oh ! maman ! plus de soucis.... plus d'inquiétudes.... Si tu voyais les provisions !....

PAULINE.

Quelles provisions ?

PETROWNA.

Des graines, du gibier, des fruits.

MARIE.

Du linge... des fourures.... des pelisses de toute beauté.

LE GOUVERNEUR.

Soyez tranquille, Madame, il ne vous laissera manquer de rien.

MARIE.

L'excellent jeune homme ! — Allons, Pétrowna, allons ranger tout cela. (*elles sortent.*)

LE GOUVERNEUR.

Eh bien! que dites-vous de notre fou ?

PAULINE.

C'est un ange.

LE GOUVERNEUR.

Vous l'avez dit, Madame ; un ange que le ciel semble avoir fait exprès descendre dans ce désert... pour tenir lieu de providence aux malheureux qu'on y envoie.

MENZIKOF.

Cet excès de générosité....

LE GOUVERNEUR.

Gardez-vous de lui en parler. C'est son seul plaisir. Mais, chut!.... le voici.

SCENE IV.

MENZIKOF, PAULINE, LE GOUVERNEUR, JEAN.

JEAN.

Salut, voisin. Ah! bonjour, M. le Gouverneur. (*il lui donne la main et s'adresse à Pauline.*) Madame, j'ai rendu compte à notre médecin de l'état de vos yeux. Il m'a promis de passer dans la soirée. En attendant, j'ai pris le parti de faire clore ces portes et ces fenêtres, pour éviter les courans d'air.

PAULINE, *voulant se lever.*

Je suis extrêmement sensible....

JEAN, *vivement et en éludant.*

Oh! rien de plus sensible que la vue.

MENZIKOF.

En vérité, Monsieur, j'ai presque honte d'accepter les présens de toute espèce....

JEAN, *en l'interrompant et éludant.*

Vous avez raison, mon cher Missof: de tous les présens, le plus funeste est un cœur tendre.

LE GOUVERNEUR, *faisant signe à Menzikof qu'il a la raison aliénée.*

Quoi! toujours malade?

JEAN.

Toujours.

LE GOUVERNEUR.

Et la tête.... la tête?

JEAN.

Tout doucement. Quand je suis fou, là, bien fou, tout va bien. Je m'amuse, je suis heureux. Mais dès que cette maudite raison me reprend, adieu la joie, adieu le plaisir. Mon cœur est oppressé, mes yeux se remplissent de larmes, et je suis le plus infortuné des hommes.

LE GOUVERNEUR.

Il est vrai que la raison....

JEAN, *vivement.*

Assassine les malheureux.

LE GOUVERNEUR.

Et la folie ?...

JEAN.

Sert du moins à les distraire, à écarter les souvenirs....

LE GOUVERNEUR.

A votre âge, mon jeune ami, on a du temps de reste pour faire un autre choix.

JEAN.

Un autre ? jamais.

LE GOUVERNEUR.

C'est donc une personne bien accomplie, bien incomparable, que cette Marie ?....

JEAN.

Incomparable ?.... je ne sais.... il ne m'est jamais venu en idée de la comparer à une autre. Mais celle que j'aime, celle dont l'image....

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, MARIE, *accourt avec joie.*

MARIE.

Oh ! mon père ! que de choses !....

JEAN, *vivement.*

Dieux ! que vois-je ? c'est-elle.... c'est Marie....

(*il tombe à genoux les regards fixés et les bras tendus vers elle.*) Marie ! ! !

(*Marie fait un cri de surprise et veut s'élancer dans ses bras.*)

MENZIKOF, *lui jette un coup d'œil.*

Ma fille !

MARIE, *d'une voix tremblante.*

Monsieur....

JEAN, *toujours à genoux.*

Vous, dans ce désert!... vous!... (*le voyant immobile.*) Mais quoi! vous ne me remettez pas... vous ne reconnaissez plus.... non, mes traits, ils doivent être changés. Mais le regard, la voix, le cœur de votre Fœdor?....

MARIE, *consultant des yeux son père.*

Pardon.... mais....

JEAN.

Quoi! trois ans ont suffi pour m'effacer de votre souvenir? Marie!.... Marie!.... quoi! Fœdor est devenu un étranger pour vous?

MARIE, *s'efforçant de dissimuler.*

Fœdor!.... Ce nom....

JEAN.

L'auriez-vous oublié? Et ce bal qui précéda vos fiançailles.... Ce bal somptueux où, au milieu de tous les grands de la cour, je ne voyais que vous, vous ne voyiez que moi....

MARIE.

Mon père!

JEAN, *ouvrant avec vivacité sa veste.*

Et ce brasselet, tissu de vos cheveux, que vous laissâtes tomber, et dont j'eus l'adresse de m'emparer! il est là.... sur ma poitrine ... Depuis trois ans il n'a pas quitté cette place; depuis trois ans, il me console, il adoucit mes peines, il suit tous

les battemens de mon cœur. — Le voici.... il est encore humide de mes baisers.... Tenez.... le méconnaissez - vous aussi ?... Votre nom y est.... lisez :.... Marie de Menzikof.

LE GOUVERNEUR.

Marie de Menzikof !

MARIE, *attendrie.*

Mon père !.... au nom du ciel !....

MENZIKOF, *en lui jetant un coup-d'œil.*

Ne t'afflige pas, ma fille. S'il se trompe, son erreur ne peut que t'honorer.

JEAN.

Une erreur !... une erreur !... Ah ! Marie ! — Feindriez-vous de me méconnaître, parce qu'on vous a dit que ma tête ?... Oh ! oui, elle est bien malade ; mais mon cœur, Marie, mon cœur n'est point changé. Tel il fut à la cour, tel il est encore dans les déserts de la Sibérie.

(*Marie, sur le point de se trahir, est avertie par un coup-d'œil de son père de se retirer.*)

MARIE.

Monsieur.... permettez....

JEAN.

Encore...

(*Il regarde fixement Menzikof, puis avec véhémence,*)

(*à Marie.*) Ah ! j'entends, je devine tout.
Cessez, cessez de vous contraindre,
Je vois tout. Il est devant nous,
Le cruel qui vous force à feindre.

MARIE.

Au nom du ciel !

LE GOUVERNEUR.

De qui donc parlez-vous ?

JEAN.

D'un père ambitieux, jaloux
Que la soif des grandeurs dévore ;
Qui m'a ravi ce que j'adore,
Et qui, proscrit à Bérézof,
Prétend me l'enlever encore.

LE GOUVERNEUR.

Et ce cruel ?

JEAN.

Est Menzikof.

Le voici.

PAULINE, MARIE.

Dieux !

MENZIKOF.

Qui ? moi !

JEAN.

Vous-même.

LE GOUVERNEUR.

Quoi ! Missof ? quelle erreur extrême !

(à part.) L'accès est un peu violent.

MENZIKOF, *à Pétrowna qui est accourue au bruit.*

Conduisez votre sœur dans son appartement. (*elles sortent.*)

JEAN, *voulant la retenir.*

Restez... Quoi ! pas un mot ! (*à Menzikof.*) Barbare ?

C'est toi donc l'orgueil nous sépare.

(*Au Gouverneur, montrant Menzikof qui le regarde avec fierté.*)

Tenez... à ce regard, connaissez Menzikof.

PAULINE, *à part.*

Il va nous perdre.

LE GOUVERNEUR.

Quel prestige !

Encore une fois, c'est Missof.

JEAN.

Non, non, c'est Menzikof, vous dis-je.

J'ai vu, remarqué tous ses traits,

Aux fiancailles de Marie

Quoiqu'il m'arrachât mon amie,

Moi-même alors je l'approuvais.

Marie était digne du trône,

Et son front fait pour la couronne.

Mais au milieu de ces déserts,

Tout son bonheur, son diadême,

C'est le cœur de celui qu'elle aime ;

Le perdre, son plus grand revers.

(à Pauline.) O vous, qu'elle appelle sa mère,

Daignez, daignez vous joindre à moi.

Je l'aime, elle a reçu ma foi.

(*Au pieds de Menzikof avec douleur.*)

Menzikof ! Menzikof ! soyez aussi mon père.

LE GOUVERNEUR.

Feignez d'accueillir sa prière ;

Il paraît de si bonne foi.

PAULINE, *à part.*

Puisse-t-il me nommer sa mère !

JEAN, *toujours à genoux.*

Qu'avez-vous à me reprocher ?
Tout ce qui fait aimer la vie,
Vous me l'avez fait arracher.

LE GOUVERNEUR.

De grace ! laissez vous toucher.

JEAN, *continuant avec chaleur.*

Repos, fortune, honneur, patrie,
Hélas ! les biens les plus sacrés...
N'importe : rendez-moi Marie,
Et tous vos torts sont réparés.

MENZIKOF.

Mes torts ! c'est me faire une offense.

LE GOUVERNEUR.

De grace ! ayez de l'indulgence.

JEAN.

Ah ! pardonnez...

MENZIKOF.

Je vois, monsieur,
Qu'à quelques traits de ressemblance
Il faut imputer votre erreur.

LE GOUVERNEUR.

Je l'aurais parié d'avance.
C'est quelque trait de ressemblance
Qui vous a jetés dans l'erreur.

JEAN.

Quoi ! votre fille ?...

MENZIKOF.

Avec la princesse Marie
A dans les traits, dit-on, beaucoup d'analogie.

JEAN.

Mais cette fête où je vous vis
A côté du jeune Alexis ???

MENZIKOF.

Eh bien ?

JEAN.

Marchant, parlant en maître,
Pensez-vous aussi le nier ?
C'était vous, vous.

MENZIKOF.

J'y devais être.

JEAN.

A quel titre ?

MENZIKOF.

Comme officier

Des gardes.

JEAN, *étonné.*

Quoi !

LE GOUVERNEUR.

La chose est claire.

MENZIKOF.

Je ne prétends pas le nier.
Voilà, voilà tout le mystère.

JEAN, *à part.*

L'événement est singulier.
Il faut que ma raison s'altère.
Oui, oui, voilà tout le mystère.

PAULINE, *à part.*

Le malheureux se désespère.
Ah ! qu'il m'en coûte de me taire
Et de le voir sacrifier !

LE GOUVERNEUR.

Il ne prétend pas le nier.
Vous l'entendez, la chose est claire.
Il s'y trouvait comme officier,
Voilà, voilà tout le mystère.

LE GOUVERNEUR, *à demi-voix.*

Brisons là-dessus. Son égarement ne peut que vous affliger et lui rappeler des souvenirs dont il faut le distraire. (*à Jean.*) Allons, mon jeune ami, permettez-moi de vous reconduire. Aussi bien j'ai ordre de publier dans le jour le rappel d'un exilé ; et une bonne nouvelle ne doit pas se faire attendre. Allons.

(*Il parvient avec peine à emmener Jean, dont les regards demeurent involontairement attachés sur Menzikof, jusqu'à ce qu'il l'ait perdu de vue.*) parle fond.

SCENE VI.

MENZIKOF, PAULINE.

PAULINE.

Mon ami, nous ferons périr cette pauvre enfant. L'effort qu'elle vient de faire....

MENZIKOF.

Est un trait d'héroïsme...

PAULINE.

Oui, mais qui la tuera.

MENZIKOF.

Peut-être quelques consolations de ta part....

PAULINE.

Elle doit en avoir besoin. (*elle appelle.*) Marie! Marie!

SCENE VII.

MENZIKOF, PAULINE, MARIE.

MARIE, *pâle, triste, et s'efforçant de retenir ses larmes.*

Me voici. Que désirez-vous, ma mère?

PAULINE.

Viens, mon enfant, que je t'embrasse. Viens recevoir le prix de ton courage.

MENZIKOF.

Crois, ma fille, que je sais apprécier le sacrifice que tu viens de faire. La pitié filiale ne saurait aller plus loin.

MARIE, *en sanglotant.*

Ah! je ne mérite pas cet éloge. Vous ne savez pas, vous ne saurez jamais ce qu'il m'en a couté de vous obéir. (*avec un torrent de larmes.*) Il m'a reconnue... il me croit infidelle, parjure...

MENZIKOF.

Ce que j'ai fait, mon enfant, j'ai du le faire. La nécessité, votre propre salut, tout l'exigeait. Je vois que vous vous aimez, et votre union, je le jure, serait aujourd'hui le plus ardent de mes vœux.

MARIE.

Oh! ma mère!...

MENZIKOF.

Mais tu sais que les Dolgoroucki n'y consentiront jamais ; et la fille de Menzikof, tout malheureux, tout proscrit qu'il est, ne doit point essuyer un refus. — Que dis-je ? on a besoin de moi, on sentira ma perte ; je puis être rappelé d'un moment à l'autre, rentrer triomphant dans toutes mes diguités.... Alors Fœdor est à toi.... Alors....

MARIE, *avec douleur.*

Ah ! il ne sera plus temps.

PAULINE.

Mon enfant, tu as entendu le Gouverneur, la haine qu'on porte à ton père, le traitement qui l'attend s'il est reconnu. Ta feinte lui a peut-être sauvé la vie. Te repentirais-tu de ta générosité ?

MARIE.

Ah ! mon père.... pardon !.... la douleur.... permettez.... (*elle est prête à s'évanouir.*)

MENZIKOF, *avec tendresse.*

Prends courage, ma fille, ma chère Marie, et laisse à ton père le soin de fixer l'instant de ton bonheur. (*elle sort.*)

PAULINE.

Quelle douceur ! quelle résignation !.

MENZIKOF, *les yeux attachés sur la porte par laquelle Marie est sortie.*

Ah ! dieux ! être malheureux n'est rien. Mais souffrir dans tout ce qui vous est cher, répandre le malheur sur tout ce qui vous environne ! .... (*après une pause, avec enthousiasme.*) O Pierre ! ô mon maître, le premier des hommes et le plus grand des souverains ! voilà pourtant comme on traite ton ami, ton compagnon d'armes ! ! ! (*il*

s'appuie sur une table et demeure absorbé dans ses réflexions.)

SCENE VIII.

MENZIKOF, PAULINE, MENSTOY.

MENSTOY, *en entrant.*

Numéro 72. — Madame Missof.

PAULINE.

C'est moi. A qui ai-je l'honneur de parler?

MENSTOY.

Au médecin de la colonie. C'est en cette qualité, Madame, que je viens vous offrir mes services.

PAULINE.

Je les accepte avec reconnaissance.

MENSTOY.

Vous êtes encore étrangère à la température de ce climat, et votre mal est une infirmité que l'âpreté de l'air et la blancheur fatigante de la neige rendent assez commune dans cette contrée. Permettez. (*il examine ses yeux*). Consolez-vous, Madame; j'espère pouvoir vous guérir.

MENZIKOF, *qui a entendu les derniers mots de Menstoy qui lui tournait le dos.*

Vous la guérirez.... Ah! docteur.... (*il va à lui les bras ouverts.*)

MENSTOY, *le reconnaissant.*

Dieux! c'est lui. (*il recule d'horreur.*) En arrière, monstre! tu es Menzikof. Je suis Menstoy. Il ne peut y avoir rien de commun entre nous.

PAULINE.

Vous! le comte de Menstoy?

MENSTOY.

Lui-même; la victime de ce barbare.

MENZIKOF.

Menstoy !.... ta haine est légitime. J'ai offensé le ciel et toi. Mais le ciel pardonne. Seras-tu inflexible ?

MENSTOY.

Tu le fus, je le serai.

MENZIKOF.

Cruel !.. vois la hauteur d'où je suis tombé, l'avilissement où je suis réduit.... Je ne te redemande pas ton estime, ton amitié. Tu peux me les refuser sans injustice. Mais regarde ma famille, respecte l'innocence, respecte le malheur.

MENSTOY.

As-tu respecté le mien ? Les pleurs de ma femme, le désespoir de mes enfans ont-ils pu toucher ton cœur, quand ton ordre barbare m'arrachait de leurs bras, m'exilait dans les déserts de Tobolsk ?... Moi.... te pardonner !.. jamais.

MENZIKOF.

Quoi ! l'aveu de mes torts....

MENSTOY.

Non.

MENZIKOF.

L'excès de mon malheur....

MENSTOY.

Non.

PAULINE.

De grace !

MENZIKOF.

Eh bien ! juge de mon repentir.... de ma douleur.... le fier, l'inflexible Menzikof t'implore, te supplie....

PAULINE.

Au nom de nos malheurs communs.... (*elle veut se jeter à ses genoux.*)

MENSTOY, *la relève.*

Madame, je vous dois les secours de mon art, vous les aurez. Mais votre époux.... il est mon persécuteur.... je suis sa victime. Haine et vengeance : voilà tout ce qu'il doit attendre de moi.

MENZIKOF.

Vengeance!... tu la veux?... Eh bien! (*il tire et lui présente son sabre.*) Prends ce fer... voici mon sein; frappe et assouvis ta rage.

MENSTOY.

Me prends-tu pour un assassin? — Je t'abandonne à tes remords, et au ressentiment des malheureux dont tu as peuplé ce désert. Voilà toute ma vengeance. (*il veut s'en aller, le Gouverneur le ramène.*)

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, LE GOUVERNEUR.

LE GOUVERNEUR, *entre précipitamment.*

Ah! vous voilà, docteur. Je vous cherchais. Toute la colonie est sur pied; la rumeur est générale.

MENSTOY.

Quel motif?....

LE GOUVERNEUR.

Le fameux Menzikof est parmi nous. Plusieurs de nos exilés l'ont reconnu.

MENZIKOF, *à part.*

Plus d'espoir.

LE GOUVERNEUR.

On s'agite, on menace, on le cherche... Vous avez du crédit sur eux, docteur; ils vous aiment, vous respectent....

MENSTOY.

Il a été si cruel.

LE GOUVERNEUR.

Voilà ce qu'ils m'ont répondu ; et employer la force contr'eux, ce serait troubler la paix de toute une colonie.

MENSTOY.

Et pour qui ? pour un ambitieux qui a fait du mal à tout le monde...

MENZIKOF, *avec un reste de fierté.*

Et son sang versé pour l'État ; les victoires qu'il a remportées, les domaines qu'il a ajoutés à l'Empire...

MENSTOY.

Et ses richesses... ses dignités...

MENZIKOF.

Et son exil !...

MENSTOY.

Il l'a mérité.

PAULINE, *d'une voix suppliante.*

Il doit être bien malheureux ; et, à ce titre...

LE GOUVERNEUR.

Ce que je vois de mieux à faire, c'est de le dérober, si je puis, à la première effervescence des colons, et de le faire partir sur-le-champ pour Catherinebourg, petite colonie à vingt lieues nord est de celle-ci.

MENZIKOF, *à part.*

Pour Catherinebourg !

LE GOUVERNEUR.

Le désert le plus âpre de toute la Sibérie. Mais du moins il y sera tranquille. *(à Menzikof, d'un ton qui trahit ses soupçons.)* Vous voyez que notre jeune homme, tout fou qu'il est, n'était pas si loin de la vérité. Moi-même je commence à pénétrer...

mais je ferai mon devoir. Allons, docteur, partons. *(Il l'emmène.)*

MENSTOY, *en s'en allant.*

Courage ! madame : nous nous reverrons. *(Ils sortent.)*

SCENE X.

MENZIKOF, PAULINE.

MENZIKOF, *après un moment de silence, avec une douleur concentrée.*

Eh bien !... ah ! Pauline ! qu'as-tu fait au ciel pour être la compagne d'un infortuné tel que moi ?

PAULINE.

Ce sont des hommes; notre malheur les touchera.

MENZIKOF.

Tu as vu Menstoy !...

PAULINE.

Il a du moins respecté ton secret. Espérons. Eh bien !... quel parti ?...

MENZIKOF.

Il est tard ; tu as besoin de repos. Permets, ma chère amie, que je te conduise... demain... nous verrons...

PAULINE, *en s'en allant.*

Oui, mon ami, demain... demain... le ciel ne nous abandonnera pas.

(Il la conduit dans le cabinet où est entrée Marie, et qui fait face à celui où se trouve Petrowna.)

SCENE XI.

MENZIKOF, *se promenant pensif et agité. — Le théâtre devient plus sombre.*

Il faut partir... Sur l'heure... au milieu de la nuit,
Fuir de ces lieux où l'on m'abhorre,
Pour chercher un autre réduit,

Un désert plus horrible encore.
Quel changement ! vingt peuples, vingt états.
Tour à tour furent ma conquête ;
Et moi, leur vainqueur ; je n'ai pas
Une pierre où poser ma tête.
Allons, d'un sort injuste épuisons la rigueur,
L'Univers connaît mon courage ;
Je l'étonnai dans ma grandeur :
Qu'il dise, en voyant mon outrage,
Il fut plus grand que son malheur.
(après un pause)
Mais fuir ainsi !... fuir pour sauver ma vie !
Qu'à ce degré je m'humilie !
Ah ! que ne puis-je au moins, seul en but au destin,
Périr avec honneur, les armes à la main !
Mais laisser ma fille... ma femme...
Dans l'abandon, sans un appui !

SCENE XII.

MENZIKOF, PAULINE, MARIE, PETROWNA.

(Pauline et Marie, attirées par le bruit, se font voir à la porte de leur cabinet ; Pétrowna sur le seuil du cabinet opposé.)

TRIO.

MARIE, *tenant sa mère par la main et à demi-voix.*

Il nous appelle. Oui, c'est bien lui ;
Sa douleur me déchire l'âme.

PAULINE.

Volons, volons auprès de lui.

PETROWNA.

Oui, c'est sa voix, oui, c'est bien lui ;
Venez le consoler, madame.
(Elles s'approchent toutes trois.)

PAULINE.

Ah ! mon ami !

MARIE.

Mon père !

MENZIKOF.

Eh quoi ?
C'est vous ? mais d'où vient votre effroi

PAULINE.

Ta voix a frappé notre oreille,
Et nous accourons près de toi.

MENZIKOF.

Pourquoi vous occuper de moi ?

MARIE, PETROWNA.

Vos cris ont frappé notre oreille,
Et nous ont causé cet effroi.

MENZIKOF.

Hélas ! c'est moi qui vous réveille,
Moi qui trouble votre repos ;
Lorsqu'il vous est si nécessaire
Pour vous faire oublier vos maux.

PAULINE, PETROWNA.

Viens, viens te } livrer au repos.
Venez vous }
Hélas ! il est si nécessaire
Pour faire oublier tant de maux.

MARIE.

Venez vous reposer, mon père;
Le sommeil est si nécessaire
Pour vous faire oublier vos maux.

MENZIKOF, *à part.*

Destin cruel ! douleur amère !
(haut.) Allez vous livrer au repos.
Nous avons tous la-haut un père
Qui prendra pitié de nos maux.

PAULINE, MARIE, PETROWNA.

Oui, nous avons là-haut un père
Qui prendra pitié de nos maux.

MENZIKOF, *les reconduit à la porte du cabinet et les embrasse tendrement.*

De mon exil compagnes trop fidelles !
Allez... O Dieux ! veillez sur elles.
(seul.) C'en est fait : maintenant, partons.
(avec exaltation.)
Et vous, héros, grands de la terre !
Que l'on envie et qu'on révère,
Vous, arbitres des nations !
Instruit par le revers funeste
Qui m'a conduit à Bérézof ;
Tremblez, en voyant ce qui reste,
De la grandeur de Menzikof.

(Il sort armé de son sabre et après avoir jeté un dernier regard sur la porte du cabinet qui renferme sa famille.)

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le théâtre représente une vaste salle qui est censée être le chef-lieu de la colonie, et dont le fond, à découvert, laisse voir des montagnes et des rochers couverts de neige.

Jean est assis à gauche, triste et sombre, les yeux attachés sur un bracelet qu'il tient à la main.

SCENE PREMIERE.

JEAN.

AIR.

Oui, c'est Menzikof, c'est Marie,
A chaque battement, mon cœur me dit tout bas,
Oui, Fœdor, oui, c'est ton amie,
Ton amante qui vient embellir ces climats.

De son amour voilà le gage.
Gage chéri, viens sur mon cœur!
Fœdor n'a plus que cette plage,
Que toi, pour calmer sa douleur.
Loin d'elle, loin de ma patrie,
J'ai passé mes jours à gémir.
Ah! s'il faut perdre mon amie,
Ne valait-il pas mieux mourir?

Je te cherchais sur ces montagnes,
Je t'appelais dans ces vallons.
Sur chaque arbre de ces campagnes
J'avais enlacé nos deux noms.
Plus d'espoir, plus de douce amie,
Adieu tendresse, adieu plaisir.
Pour toi j'ai supporté la vie,
Sans toi, je n'ai plus qu'à mourir.

Quel changement semble se faire en moi! quelle lumière fatale vient m'éclairer sur l'horreur de mon sort!.... en dissipant mon égarement, elle a détruit toutes mes illusions, tout mon bonheur...

3ème Couplet.

Bientôt pour illustrer ma vie
je voulus suivre nos guerriers
et combattant pour ma patrie
Cueillir aussi quelques lauriers (bis)
je suis fait prisonnier de guerre
blessé, réformé coup sur coup,
et je revins dans ma chaumière
prêt à m'accoutumer à tout.

ACTE III.

Le théâtre représente une vaste salle qui est censée être le chef-lieu de la colonie, et dont le fond, à découvert, laisse voir des montagnes et des rochers couverts de neige.

Jean est assis à gauche triste et sombre, les yeux attachés sur un bracelet qu'il tient à la main.

SCENE PREMIERE.

JEAN.

AIR.

Oui, c'est Menzikof, c'est Marie,
A chaque battement, mon cœur me dit tout bas,
Oui, Fœdor, oui, c'est ton amie,
Ton amante qui vient embellir ces climats.

De son amour voilà le gage.
Gage chéri, viens sur mon cœur!
Fœdor n'a plus que cette plage,
Que toi, pour calmer sa douleur.
Loin d'elle, loin de ma patrie,
J'ai passé mes jours à gémir.
Ah! s'il faut perdre mon amie,
Ne valait-il pas mieux mourir?

Je te cherchais sur ces montagnes,
Je t'appelais dans ces vallons.
Sur chaque arbre de ces campagnes
J'avais enlacé nos deux noms.
Plus d'espoir, plus de douce amie,
Adieu tendresse, adieu plaisir.
Pour toi j'ai supporté la vie,
Sans toi, je n'ai plus qu'à mourir.

Quel changement semble se faire en moi! quelle lumière fatale vient m'éclairer sur l'horreur de mon sort!....en dissipant mon égarement, elle a détruit toutes mes illusions, tout mon bonheur...

Et Marie !... comme elle m'a traité ! avec quelle froideur !... mais pourquoi l'accuser ? elle n'a sans doute fait qu'obéir à son père.

SCENE II.

JEAN, EDGARD, *avec d'autres exilés.*

EDGARD.

Comment ! mon ami, toujours chagrin ? et... un jour comme celui-ci !... vous, l'âme de nos fêtes...

JEAN.

Pardon ! mon cœur est si mal disposé...

EDGARD, *à Elise.*

Je gage que c'est encore cette Marie qui le tourmente. (*à Jean.*) Eh ! morbleu ! faites comme moi.

JEAN.

Comme vous !

EDGARD.

Oui.

CHANSON.

J'avais fait choix d'une maîtresse ;
Elle avait quinze et moi seize ans.
C'était toujours nouvelle ivresse,
C'était toujours nouveaux sermens.
Un beau matin, sans me le dire,
Pour un autre elle prend du goût.
Je pris le parti, non d'en rire,
Mais de m'accoutumer à tout.

Afin d'oublier l'infidelle,
Je parcours des pays nouveaux ;
Sûr que la fortune m'appelle
Pour y doubler mes capitaux.
Le vaisseau part, il fait naufrage ;
De me sauver je vins à bout ;
Et je me dis, sur le rivage,
Il faut s'accoutumer à tout.

Gloire, patrie, argent, maîtresse,
Un sort malin m'a tout ôté.

Enfin pour comble de détresse,
Dans ce désert je suis jeté.
Mais je fais gaîment mon ouvrage;
Ma bonne humeur me suit partout:
(*à Jean.*) Tenez, le parti le plus sage,
C'est de s'accoutumer à tout.

JEAN.

Commençons la fête. Aussi bien celui à qui vous la donnez n'est pas loin. Tenez, le voilà qui s'approche. Êtes vous prêts ? *(Péters sort.)*

(Jean prend son galoubet et son tambourin suspendus au-dessus de lui, et se range parmi les jeunes gens.)

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, MENSTOY.

MENSTOY.

Mes amis, mes enfans; nous allons perdre un de nos camarades, dont on va tout-à-l'heure publier le rappel.

Mais que vois-je ? une fête ?
A quelle occasion ;

ÉLISE, *en souriant.*

Oui, monsieur, vous avez raison.
C'est une fête qu'on apprête.

MENSTOY.

Et ces fleurs, ces bouquets, pour qui ?

EDGARD.

Pour notre ami, pour notre père.

MENSTOY.

C'est bien, mes enfans.

EDGARD.

Pour celui
Dont la sagesse nous éclaire ;
De qui la bonté tutélaire
Vient sans cesse à notre secours.

MENSTOY.

Fort bien. Voilà de la reconnaissance.

JEAN, *continue.*

De qui l'utile expérience
Avec un soin si tendre a veillé sur nos jours.

ÉLISE.

Vous ne devinez pas encore
Quel est celui que nous fêtons?

MENSTOY.

En vérité, non. Je l'ignore.

JEAN.

Quoi! vous n'avez aucuns soupçons?

MENSTOY.

Non, vraiment.

JEAN, EDGARD.

Quelle modestie!

ÉLISE.

Eh bien! celui que nous fêtons...

TOUS.

C'est le doyen de cette colonie.

(*On l'entoure et chacun lui présente des fleurs.*)

MENSTOY, *refuse.*

A moi? ces fleurs? non, non.

TOUS.

Daignez les recevoir.

MENSTOY.

Vous m'avez nommé votre père;
En vous prêtant mon ministère,
Je n'ai donc fait que mon devoir.

(*Ils les amène tous, à l'exception de Jean, de l'autre côté du théâtre; puis à demi-voix.*

Mais celui d'entre-vous qui, par ses soins utiles,
Nous fait passer ici des jours heureux, tranquilles,
Qui réforma vos mœurs, bâtit vos atteliers,
Contre le froid garantit vos foyers:
Qui, pour adoucir vos misères,
Vous apprit l'art de féconder ces terres;
Qui vous consacra tous ses soins,
Partagea vos travaux, pourvut à vos besoins;
Et vous sacrifiant une fortune immense,
Malgré la rigueur des hivers,
Vous fit au fond de ces déserts
Trouver la joie et l'abondance.

TOUS, *se tournant vers Jean.*

C'est Jean, c'est Jean.

MENSTOY

Oui, mes enfans, c'est lui.
Voilà le héros de la fête,
Notre bienfaiteur, notre appui.

TOUS, *lui présentant des fleurs.*

Oui, c'est pour Jean qu'elle s'apprête,
Oui, ces couronnes sont pour lui.

JEAN, *à Menstoy.*

Ah ! Docteur, vous m'avez trahi.
(*Aux exilés.*)
Qui ? moi ! le héros de la fête !
Vous vous moquez.

MENSTOY.

Oui, mes enfans, c'est lui.

TOUS.

Oui, c'est pour vous qu'elle s'apprête.

JEAN.

Non, c'est un jeu que tout ceci.
Ne voyez en moi qu'un ami.
(montrant Menstoy.)
Voilà le héros de la fête,
Pour moi, je suis, je le répète,
Votre ami Jean, ou bien le fou de Bérézof.

MENSTOY.

Gloire et reconnaissance au fou de Bérézof !

CHOEUR GÉNÉRAL.

Vive, vive à jamais le fou de Bérézof !

(On l'entoure en lui offrant des fleurs.)

JEAN.

Allons, mes amis, puisque cela vous amuse, fêtez en moi l'apôtre de la folie. Mais n'allez pas oublier que celui de la raison doit avoir le pas.
(Il cherche à se défaire de ses fleurs en faveur de Menstoy. Pendant ce démêlé, Péters accourt essoufflé, en criant :)

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, PETERS, *accourt.*

PETERS.

Au secours ! au secours ! un de nos camarades, qui sans doute s'est égaré parmi ces rochers, vient d'être attaqué par des bêtes féroces. A ses cris affaiblis, je le crois blessé. Il n'y a pas un moment à perdre.

JEAN, *vivement.*

Vîte ! des armes ! des armes ! *(Il sépare les hommes en deux bandes ; l'une est précédée d'Edgard, l'autre de Péters.)* Courons. *(à Edgard)* Vous, de ce côté... nous, de celui-ci. *(à Menstoy.)* Docteur, ne vous éloignez pas. *(Ils sortent par deux chemins opposés et montent à travers les rochers qu'on aperçoit dans le fond.)*

SCENE V.

MENSTOY.

Douce humanité ! céleste bienfaisance ! comme ils s'aiment ! ne dirait-on pas, à voir leur empressement, qu'il s'agit d'un père... d'un frère... d'un ami... *(après une réflexion.)* Et si c'était Menzikof !... il a entendu le Gouverneur... il sait le danger qu'il court ici... et parmi ces rochers est un sentier qui conduit à Catherinebourg... si c'était lui. *(avec force à lui-même.)*

Menstoy ! Menstoy !
Non, loin de moi toute vengeance !
C'est le triomphe du méchant.
S'il est doux de punir l'offense,
Pardonner est encor plus grand.
Il est proscrit : c'est mon semblable ;
Il souffre assez de sa douleur.
Faut-il le traiter en coupable.
S'il fut le jouet d'une erreur ?
Hélas ! au milieu des misères
Qui désolent l'humanité,
Nos vertus les plus nécessaires,
Sont l'indulgence et la bonté.

Non, etc.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, EDGARD, *avec sa troupe, mène le blessé, en le soutenant, sur un siègé placé sur l'avant-scène. à gauche.*

MENSTOY, *le reconnaît.*

(*A part.*) Je ne me suis pas trompé, c'est lui. (*musique.*) N'importe. (*Il tire une fiole et la présente au blessé.*) Prenez... ceci remettra vos esprits.

MENZIKOF, *étonné.*

Quoi !... vous. — Je vous rends grace. Je n'en ai pas besoin. Le danger, quelque grand qu'il fut, ne m'a point effrayé ; j'ai si peu de chose à perdre.

MENSTOY.

Vous n'êtes point blessé ?

MENZIKOF.

Non ; mais affaibli par une longue et pénible résistance. J'allais enfin succomber, quand on vint à mon secours.

EDGARD.

Il en était temps. Car à juger du nombre de vos ennemis par les hurlemens dont ils ont, en fuyant, fait retentir la forêt. La partie ne pouvait être long-temps douteuse.

MENZIKOF.

Je vous dois la vie. Puissé-je, messieurs, trouver l'occasion de m'acquitter envers vous !

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, JEAN, PETERS, *à la tête de l'autre troupe. à droite.*

JEAN.

Le voici, mes amis. Grace au ciel ! il est sauvé.

PETERS.

Il peut se vanter de l'avoir échappé belle. *(Il s'approche et le reconnaît.)* Me trompé-je ? non, c'est lui. Mes amis, c'est Menzikof.

EDGARD, *d'un ton irrité.*

Menzikof !

TOUS, *menaçant.*

Menzikof !

PETERS.

Oui, le monstre à qui nous devons tous nos malheurs. . . *(à Menzikof.)* Barbare ! reconnais-tu le secrétaire Péters, qu'après six mois de séjour dans un cachot, tu as relégué dans ce désert ? Que t'avais-je fait pour mériter ce châtiment ?

EDGARD, *vivement.*

Que t'avais-je fait, moi que tu ne pouvais connaître que par mes services et ma probité, pour me bannir de ma patrie ?

JEAN, *veut les calmer.*

Mes amis !...

EDGARD, *avec fureur.*

Monstre ! compte, si tu peux, tes victimes. Vois tes forfaits et tremble : la vengeance t'attend.

JEAN, *vivement.*

Vous venger ! et de qui ? d'un malheureux à qui vous venez de sauver la vie.

MENSTOY.

Condamné aux même malheurs et cent fois plus à plaindre que vous.

JEAN, *vivement.*

De grace !... par pitié.

MENZIKOF, *avec fierté.*

Non, point de pitié : Menzikoff n'en veut point. Je vous ai exilés ; on a pu me tromper sur votre compte. Mais ce vieillard... ce jeune homme : voilà les seuls d'entre vous qui aient droit de me

reprocher une injustice. Qu'ils me jugent; je subirai leur arrêt. Mais vous, quelque soit votre nombre, je ne vous crains pas. Venez, je vous attends. Menzikof sera trop heureux de mourir les armes à la main.

PETERS.

Eh bien ! prépare-toi. (*Péters, Edgard et tous les autres font un mouvement pour se jeter sur lui. Il les attend armé de son sabre et de sa dague. Jean et Menstoy s'élançent entr'eux.*)

JEAN.

Mes amis, mes frères !!!

MENSTOY.

Mes enfans !

JEAN.

Au nom du ciel !

PETERS, EDGARD.

Non, non.

JEAN.

Au nom de votre amitié pour moi.

EDGARD, PETERS.

Non, non.

JEAN, *se plaçant devant Menzikof.*

Eh bien ! c'est donc sur Menstoy et sur moi que doivent tomber vos coups; car ce n'est qu'en passant sur nos corps que vous arriverez jusqu'à lui. Voyons, oserez-vous frapper celui que vous appelez votre père ?

MENSTOY, *vivement.*

Celui que vous nommez votre bienfaiteur ?

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, PAULINE, MARIE.

PAULINE.

C'est ici, m'a-t-on dit... Dieux ! mon époux !

MARIE.

Mon père !

JEAN.

Approchez, madame, venez vous joindre à nous.

MENZIKOF.

Dieux ! Pauline !

PAULINE.

Mon époux... ma fille... nous voilà réunis.

JEAN, *avec chaleur.*

Mes amis, mes frères, mes compagnons d'infortune, je vous prie, je vous conjure, imitez l'exemple de cet homme respectable. — Rendez lui votre estime, votre amitié, et vous aurez payé au centuple tout ce que j'ai fait pour vous.

MENZIKOF, *attendri.*

Ah ! mon fils !... que ne puis-je !...

(Au mot de fils, Marie tombe à ses pieds.)

EDGARD.

Brave jeune homme, tu nous as fait tant de bien, qu'il est juste d'oublier le mal qu'on a voulu nous faire. Allons, plus de rancune, plus de ressentimens.

PETERS, *et les autres.*

Plus de rancune, plus de ressentimens !

(Au moment où plusieurs d'entr'eux lui tendent la main en signe de réconciliation, un roulement de tambour se fait entendre.)

SCENE IX ET DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, LE GOUVERNEUR, *précédé de plusieurs soldats.*

LE GOUVERNEUR.

Messieurs, j'apprends que Menzikof est parmi nous. Quels que soient ses torts envers vous, songez qu'il est sous ma garde et qu'aucun de vous n'a le droit d'aggraver la rigueur de son exil.

JEAN.

Ne craignez rien ; tout est oublié.

EDGARD, PETERS.

Tout, tout.

LE GOUVERNEUR.

Maintenant, écoutez.

(Le tambour fait un roulement. Tous les exilés se rangent, se découvrent, et écoutent dans le plus grand silence. Les soldats présentent les armes, et le Gouverneur, en ôtant son chapeau, lit : UKASE IMPÉRIAL.

« Nous par la grace de Dieu, Empereur de tou-
» tes les Russies, etc. Faisons savoir à nos féaux-
» gouverneurs et vice-gouverneurs des cercles
» d'Ischim, de Gazan et de Tobolsk, que nous rap-
» pelons et réintrégrons dans tous ses honneurs et
» dignités, notre cousin le prince Fœdor Dolgo-
» roucki... *(Les exilés se regardent incertains.)*

EDGARD.

Fœdor Dolgoroucki !...

MARIE, *avec douleur et s'appuyant sur le bras de son père.*

C'en est fait, il va partir.

MENZIKOF.

Tu vois, ma fille.

(Il se fait un nouveau roulement.)

LE GOUVERNEUR.

» Et vu les services signalés que le dit Fœdor à
» rendus à l'état, soit par le défrichement des
» terres incultes, soit par l'établissement d'un
» commerce avantageux dans cette partie de no-
» tre empire, le nommons par ses présentes,
» membre de notre conseil et gouverneur général
» de toute la Sibérie ; et l'engageons à nous faire
» connaître les exilés qui, par leur conduite ou

» leurs services, auront mérité de rentrer dans les » bonnes graces de leur souverain. Donné à Pé- » tersbourg, etc. »

(*Il se fait un roulement. Les soldats font armes au bras, le Gouverneur et les exilés se couvrent.*)

JEAN, *avec transport à Menzikof.*

Vous avez entendu ? plus d'obstacle ! Eh bien? Marie...

MENZIKOF.

N'est plus que la fille d'un proscrit... Tant d'honneurs, de dignités...

JEAN.

Ne sont rien pour moi, si je ne puis les partager avec elle. (*Avec la plus grande sensibilité.*) Menzikof ! Menzikof!

MENZIKOF.

Non, jeune homme, de plus hautes destinées t'attendent. Ton cœur est généreux, magnanime; va, va faire des heureux : ton sort est de réparer mes fautes, le mien, de les expier.

JEAN.

Je les réparerai toutes... toutes. Mais au nom du ciel ! Menstoy ! Pauline ! mes amis, jetons nous tous à ses pieds. (*ils se jettent tous à ses pieds.*)

MENSTOY.

Au nom de notre ancienne amitié !

PAULINE, *vivement.*

De ta famille !

MARIE, *vivement.*

De votre Marie !

JEAN, *vivement.*

De tous ces malheureux ! soyez mon père, et ils béniront votre nom.

MENZIKOF, *frappé.*

Me bénir !... ce mot l'emporte.—Eh bien ! soyez mes enfans. (*les exilés se lèvent en témoignant la plus grande joie.*)

LE GOUVERNEUR, *se découvre et lui présente respectueusement un diplôme muni des sceaux de l'empire.*

Recevez donc, monseigneur...

(*Jean l'embrasse cordialement.*)

EDGARD, *à la tête de tous les exilés qui l'entourent pour le féliciter.*

Monseigneur...

JEAN, *l'interrompant.*

Votre ami, votre camarade. C'est maintenant que nous allons être heureux. Il ne sera pas versé une larme dans ce désert, que je ne sois prêt à l'essuyer; il ne s'y formera pas un vœu, que je ne sois prêt à l'accomplir. *(se tournant vers Menstoy et Menzikof.)* Et vous, cher Menstoy; vous qui me servîtes de père dans les jours de mon infortune; et vous, Menzikof, qui venez de me nommer votre fils, réjouissez-vous de mon bonheur. Le monarque qui m'a rendu sa confiance ne me refusera pas la grace de ma famille. *(aux exilés.)* Surtout n'oubliez jamais, mes amis, que toutes les fois qu'il ne s'agira pas d'exécuter les ordres de l'empereur, je ne veux être pour vous que l'ami Jean, ou bien le fou de Bérézof.

FINAL.

Remercions du ciel la clémence infinie.
De nos maux il a pris pitié,
Puisqu'il nous place en Sibérie,
Entre l'amour et l'amitié.

FIN.

On trouve chez le même Libraire une Collection de Pièces de Théâtre depuis l'origine de la comédie en France jusqu'en 1803 *inclus. Cette Collection, qui est composée de onze mille pièces, est une des plus belle qui existe.*

Amour et Scrupule, 4 vol. in-12. 8 f.

Histoire de Napoléon Ier. Empereur des Français, depuis sa naissance jusqu'à la paix de Tilsitt, 5 vol. in-12, ornés des portraits de Leurs Majestés Impériales et royales. 15 f.

La Femme à Projets, 4 vol. in-12, par *Dorvigny*. 7 f. 50 c.

Nouveau savant de Société, divisé en deux parties : la première contenant tous les jeux de société, la seconde un recueil de cent dix Tours ; par M. du Cœur-Joly, 2 gr. vol. in-12, ornés de 13 figures. 6 f.

Le Secrétaire da la cour Impériale, ou Modèles de Placets, Pétitions et Lettres adressés à l'Empereur, à l'Impératrice, aux membres de la famille Impériale, aux grands dignitaires, aux ministres, au grand-juge, aux maréchaux d'empire, aux sénateurs, etc. etc. précédée d'une Notice sur l'étiquette, et suivis de modèles de lettres sur divers sujets. 1 vol. in-12. 2 f.

Lina, ou le Mystère, opéra en 3 actes, de M. R. St.-C., musique de Dalayrac. 1 f. 50 c.

Volage, (le) ou le Mariage difficile, comédie en 3 actes et en prose, de M. Caigniez. 1 f. 50 c.

Une Journée chez Bancelin, vaudeville en 1 acte ; par MM. Moreau et Francis. 1 fr. 20 c.

Rien de trop, comédie en 1 acte ; mêlée de vaudev. Par M. Joseph Pain. 1 f. 20 c.

M. Dupinceau, peintre d'enseigne, facétie en un acte, mêlée de couplets. 1 f. 20 c.

La tête du Diable, Mélodrame-féerie-comique, en 3 actes ; par MM. Ribié et Martainville. 1 f. 20 c.

Cadet Roussel au jardin Turc, com.-vaud. en un acte ; de Aude. 1 f.